

Fiction & Cie

Patrick Deville

Taba-Tabà

roman



Patrick
DEVILLE

Rentrée littéraire 2017 • **Seuil**

T A B A - T A B A

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Pura Vida
Vie & mort de William Walker
2004, et « *Points* », n° P2165

La Tentation des armes à feu
2006

Équatoria
2009, et « *Points* », n° P3039

Kampuchéa
2011, et « *Points* », n° P2859

Peste & Choléra
2012, et « *Points* », n° P3120

Viva
2014, et « *Points* », n° P4146

Sic transit
(Pura Vida, Équatoria, Kampuchéa)
2014

Minuit
(Cordon-bleu, Longue vue, Le Feu d'artifice,
La Femme parfaite, Ces deux-là)
« *Points Signatures* », 2017

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

Cordon-bleu
1987

Longue vue
1988

Le Feu d'artifice
1992

La Femme parfaite
1995

Ces deux-là
2000

Fiction & Cie



Patrick Deville

TABA-TABA

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Citations :

© Actes Sud, 2004, *Journal d'un lecteur* d'Alberto Manguel, traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf. – © Belfond, 1991, *Journaux* de Stefan Zweig, traduit de l'allemand par Jacques Legrand. – © Miriam Cendrars, 2015, *Le Panamá ou les Aventures de mes sept oncles* de Blaise Cendrars. – © Éditions du Cerf, 2004, *Le Bout du monde* de Jean Mistler. – © Éditions Denoël, 1946, 1960, 2002, *La Main coupée* de Blaise Cendrars, extrait tiré du volume 6 de « Tout autour d'aujourd'hui », nouvelle édition des œuvres complètes de Blaise Cendrars dirigée par Claude Leroy, et 2005, *Ultramarine* de Malcolm Lowry, traduit de l'anglais par Clarisse Francillon et Jean-Roger Carroy. – © Éditions Gallimard, 2004, *Œuvres* d'Antonin Artaud; 1956, *Éducation européenne* de Romain Gary; 1966, *Les Poésies d'A.O. Barnabooth* de Valéry Larbaud; 1976, *Le Miroir des limbes* d'André Malraux; 1961, *Autres rjvages* de Vladimir Nabokov, traduit de l'anglais par Yvonne Davet. – © Les Éditions de Minuit, 1990, *Roberto Zucco*, suivi de *Tabataba-Coco* de Bernard-Marie Koltès. – © Éditions Tallandier, 2009-2010, *Mémoires de guerre, t. 1 (1919-1941); t. 2 (1941-1945)* de Winston Churchill, traduit de l'anglais par François Kersaudy, et 2003, 2006 (rééd. « Points »), *La Vie à en mourir: lettres de fusillés (1941-1944)* de Guy Krivopissko. – © Grasset & Fasquelle, 1926, *Moravagine* de Blaise Cendrars, et 2015, *Et si on aimait la France* de Bernard Maris. – © *Ouest-France*, 30 juillet 1953, « Inauguration et bénédiction d'un vaste bâtiment à la Maison départementale de Mindin à Saint-Brévin », « Pornic: un fou dangereux », « "Persian-Gulf" a été lancé », « Sur mon écran ». – © Plon, 1970, *Mémoires de guerre et Mémoires d'espoir* de Charles de Gaulle. – © *Présent*, 4 novembre 2014, « Vu à Toulouse ». – © Presses de l'Université de Toulouse 1, 2001, *Sorèze, l'intelligence et la mémoire d'un lieu* de Jean Le Pottier, Marie-Odile Munier (dir.). – © Le Tout sur le tout, 1989, *Cinq sorties de Paris* d'Henri Calet. – © Vents d'ailleurs, 2007, *Madagascar 1947* de Raharimanana. – © MEET, 2009, *Méditations de Saint-Nazaire* de Reinaldo Arenas, traduit de l'espagnol par Liliane Hasson.

ISBN 978-2-02-124751-0

© Éditions du Seuil, août 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

La seule chose qui ne change pas est qu'il semble
chaque fois qu'il y ait « quelque chose de changé
en France ».

PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*

une porte monumentale

À la toute extrémité de l'estuaire de la Loire, au centre des terres émergées de l'hémisphère Nord, une porte en pierre dresse au-dessus du fleuve son arc de triomphe modeste et sa grille à deux vantaux. De monumentale elle n'a que le nom. Il fallait qu'il y eût au Lazaret un monument et ce serait elle, n'ouvrant sur rien, visible de loin par les navires à l'entrée du chenal, du même gris-vert que les eaux douces et salées qui se mêlent devant elle.

Ses barreaux métalliques ménagent un espace où je me glisse tous les matins de profil pour descendre sur la plage et m'accroupir comme un géant aux bords des trous d'eau qu'abandonne la marée au creux des rochers. Entre mes sandalettes, chacune de ces flaques est une réduction de mer intérieure avec ses falaises, ses végétations d'algues flottantes qu'il faut écarter comme une chevelure pour débusquer les crabes pince-sans-rire, suivre la panique des crevettes transparentes et parfois des civelles ou des alevins de mulets. J'abandonnai ces histoires naturelles en 1965, lorsqu'il fut décidé que c'était assez, huit ans à l'intérieur d'un hôpital psychiatrique, même avec cette possibilité que m'offraient mes épaules d'hirondelle de me faufiler si vite hors de la cage.

Jamais jusqu'alors je n'avais employé le mot fou ni le mot estuaire. J'ignorais encore que lazaret pouvait s'écrire sans majuscule et qu'il était un nom commun. Ils vivent au Lazaret, disaient les gamins de Mindin, fils des marins pêcheurs, en roulant des mécaniques. Chez les fous. Je haussais les épaules et n'essayais pas d'expliquer plus avant le bonheur de vivre au Lazaret vers lequel je rentrais à tire-d'aile. À l'intérieur, pour désigner le millier d'insanes qui nous entourait, nous utilisions le mot Pensionnaires.

Ainsi le monde, cette quinzaine d'hectares le long du fleuve, inaccessible, isolé par un chemin de ronde et une clôture ininterrompue sur son pourtour, se partageait-il entre les Pensionnaires et le Personnel, catégories plus poreuses qu'on ne pourrait le supposer, car nombre des malades les moins atteints, simples d'esprit ou idiots de village déposés là par l'exode rural, travaillaient alors au Jardin ou à la Menuiserie, à la Peinture ou à la Buanderie, à la Cuisine, car le Lazaret était empli de majuscules : ceux-là touchaient à la fin du mois un pécule, qu'il leur était loisible de claquer à la Cafétéria en tournées triomphales de sodas Pschitt orange ou Vérigoud citron, en achat de peignes en Celluloïd, ou de cartes postales jamais envoyées.

Si je ne faisais qu'apercevoir certains psychopathes agités, ceux dont le visage blême, la bouche ouverte, le regard révulsé vers le centre de leur cerveau et leur propre énigme étaient coiffés de casques de cuir brun, les autres déambulaient sur le sable des allées sous les pins, vêtus de drap bleu, avec des allures songeuses de philosophes antiques ou de traîne-savates, s'asseyaient sur les bancs pour deviser, se rendaient visite de pavillon à pavillon en fin d'après-midi. Parmi ceux-là se recrutaient mes grands camarades.

L'un d'eux surtout, un solitaire ténébreux connu sous le seul nom de Taba-Taba, pouvait attendre, si le temps le permettait, plusieurs heures assis sur les marches de la porte monumentale, balançant lentement le torse d'avant en arrière devant les eaux grises et vertes, et psalmodiant Taba-Taba-Taba/Taba-Taba-Taba, avec une coupure parfaite au milieu de l'alexandrin, le torse atteignant sa position basse à la fin du premier hémistiche, se relevant en prononçant le second sans même paraître en panne de clopes. C'était plus de quarante ans avant que la Poste ne gommât le mégot de Malraux sur ses timbres. L'administration hospitalière, encore peu sensible au tabagisme en général et confrontée ici à des problèmes d'une autre acuité, faisait distribuer aux pensionnaires des paquets de Gauloises Troupes, lesquels étaient prélevés sur les lots de tabac de deuxième catégorie que la Seita produisait alors pour les soldats de deuxième classe au casse-pipe en Algérie. On en trouvait aussi à la Cafétéria.

Mais Taba-Taba semblait invoquer autre chose, de plus grand et de plus mystérieux, confusément mais obstinément, les cheveux au vent, assis sur les marches de la porte monumentale, dressant sa belle gueule de poète ou de prophète déjanté au-dessus du fleuve.

un bassin de quarantaine

Aucun des fous que je côtoyai pendant ces huit années – mais huit années de l'enfance c'est tout un siècle – ne se prenait ni pour le Christ ni pour Napoléon, dont le neveu était pourtant le fondateur de notre Lazaret, signant ce décret impérial le 21 mai 1862 :

Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale,
Empereur des Français,

À tous présents et à venir, Salut.

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire d'État au département de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics ;

Vu le rapport collectif du docteur Mélier, Inspecteur général des services sanitaires, et du sieur Isabelle, architecte du gouvernement, sur les travaux de construction à exécuter pour la construction d'un lazaret à la pointe de Mindin, rive gauche de la Loire...

La mission préparatoire avait entamé ses travaux en 1860, l'année où Louis Pasteur réfutait la thèse de la génération spontanée et inventait la bactériologie. Un an plus tard, une épidémie de fièvre jaune ravageait les rives de l'estuaire. Un

bassin de quarantaine fut ainsi creusé au milieu des prés salés, destiné à accueillir les navires infestés ou suspectés de l'être avant leur accostage dans les ports de Paimbœuf et de Nantes. Ce bassin devait être assez profond pour permettre le mouillage des trois-mâts retour des Caraïbes chargés de noix de coco, de coquillages et de perruches sans doute et de canne à sucre, offrir assez de dégagement pour y débarquer les équipages et les passagers qu'on imagine en costume blanc et chapeau de soleil, les mains agitées de tremblements, un mouchoir sur les lèvres, assis à l'écart sur des tonneaux de rhum culbutés. Le lieu était aussi destiné au corps expéditionnaire du général Bazaine, qui allait installer Maximilien et sa femme Charlotte sur le trône du Mexique.

Selon les plans originaux dont je dispose, à l'ouest du bassin se dressaient l'infirmerie et le service de désinfection, puis un vaste espace libre pour le campement des marins, la maison du capitaine, une buanderie, un réfectoire et, plus à l'ouest encore, au milieu d'un périmètre ceint de murs, le lazaret proprement dit, le lazaret du Lazaret, quelque chose comme le mitard de la prison, le tabernacle de l'autel ou le cabanon de l'hôpital psychiatrique : là devaient être enfermés les contagieux doublement enfermés donc, puisque l'établissement dans son ensemble, ses huit hectares à l'origine, se protégeait déjà d'un haut mur doublé d'un chemin de ronde aveugle sur ses trois côtés terrestres. Les seuls accès étaient au nord : en amont et face au bassin de quarantaine le canal pour l'entrée des navires, en aval la porte monumentale donnant sur quelques mètres de sable à marée haute, quelques dizaines de mètres de vase à marée basse, et dont il était prévu qu'elle ne s'ouvrirait que pour évacuer sur des barges les cadavres contaminés, qu'on irait enfouir sur l'île de Saint-Nicolas-des-Défunts au milieu du fleuve.

Cet arc de triomphe ne verrait défilier que des vaincus à l'horizontale.

L'étymologie de lazaret – contrairement à ce que prétendait peut-être quelque médecin facétieux, fermant sur vous la porte à double tour – est étrangère à la résurrection de Lazare. Le mot résulte d'une contamination vénitienne de Lazaretto et Nazaretto dans le premier établissement de confinement des pestiférés sur l'îlot Santa Maria di Nazareth au milieu de la lagune. Elle est étrangère encore à ce Nazarius, citoyen romain canonisé dont Grégoire de Tours écrivait au sixième siècle qu'on voyait « des reliques de saint Nazaire dans le diocèse de Nantes en un bourg sur la rivière de Loire ». Pourtant, au moment même où se creusait sur ordre de l'empereur le bassin de quarantaine de Mindin sur la rive gauche de l'estuaire, se creusait en face le bassin à flot de Penhouët sur sa rive nord, et saint Nazaire ressuscitait : l'Écossais John Scott y installait son chantier naval à l'invitation des frères Pereire et des saint-simoniens, lançait la construction de navires à coque en fer. La main-d'œuvre affluait. De cette ruée vers l'Ouest, *La Revue des Deux Mondes* rendait compte dès 1858 :

Si l'on veut avoir une idée de la façon incohérente et saccadée dont s'élève en quelques mois une ville californienne, on peut aller chercher ce spectacle à Saint-Nazaire. À l'heure qu'il est, Saint-Nazaire est une agglomération d'émigrants grossissant à vue d'œil. D'immenses rues y sont tracées, et partout comme au hasard s'y élèvent des constructions de toutes sortes, depuis la maison parisienne à porte cochère jusqu'à la taverne des matelots. Du reste, pas de voirie organisée, pas de fontaine, pas de police. Il y a deux ans, Saint-Nazaire était un village, aujourd'hui c'est une ville.

Cette année 1858 naît au Caire une petite Eugénie-Joséphine sans laquelle je n'aurais pas connu le Lazaret. À l'âge de quatre ans, cette gamine en robe blanche et dentelles voit les hautes vagues émeraude arrondies devant le soleil, translucides, jaune d'or en leur cœur vitreux et barbelées d'écume. Le navire fait route vers le port de Marseille. Sept jours avec escale à Malte. Elle quitte à jamais son Égypte natale et l'ignore, toute à l'allégresse de son voyage, insoucieuse des batailles, glisse au-dessus des squelettes et des noyés à reculons.

En cette année 1862 de son arrivée en France et de la fondation du Lazaret était mis sur cale à Penhouët l'*Impératrice-Eugénie*, premier paquebot transatlantique construit en France. Saint-Nazaire devint le port d'embarquement de la ligne régulière pour Cuba et le Mexique. On y déchargeait la houille importée de Cardiff et la cause fut entendue : la rive nord du fleuve serait maritime et industrielle, la rive sud balnéaire et fainéante. Tout séparait les deux berges. L'estuaire est une frontière dont les eaux tourmentées écumant à chaque marée.

Au sud, par une de ces plaisanteries que le vieil océan se plaît à faire aux géographes, Saint-Brévin avait reçu en un siècle plusieurs centaines d'hectares de lais de mer, augmentant par ce dépôt sablonneux le territoire national, que des disciples de Brémontier, le créateur de la forêt des Landes, avaient entrepris dès 1860 de fixer par une pinède, afin que les vagues et les courants marins ne viennent pas reprendre ce qu'ils avaient oublié. Des villas d'architecture basque et normande s'y édifièrent, des parcs, des jardins, bientôt un casino, on y cultiva l'orchidée, planta le mimosa, boutura le rosier. La station balnéaire de L'Océan fut créée en 1882 et Saint-Brévin obtint de l'État en 1900 de signer Saint-Brévin-les-Pins. L'année précédente, faute de bacilles, de virus tropicaux en quantité suffisante, le lazaret pour marins infestés fermait boutique.

Adrien Proust, le père, présidait alors en France à la lutte contre la peste et le choléra. Il concentrait les efforts de son cordon sanitaire sur la côte méditerranéenne davantage menacée.

Transformé pendant la Grande Guerre en hôpital pour les Poilus, l'ancien lazaret accueillit après l'Armistice « des enfants des deux sexes auxquels l'air marin mitigé est recommandé de préférence au climat marin trop vif ». Il fut rebaptisé Maison départementale de convalescence et de repos de Mindin, dénomination trop longue pour les Brévinçois qui, plusieurs dizaines d'années plus tard, et l'établissement devenu un asile d'aliénés, continuaient logiquement d'appeler le Lazaret le Lazaret puisque ç'avait été un lazaret.

De cet engouement de l'entre-deux-guerres pour les bains de mer, le soleil et la santé des enfants après toute cette boue, ces barbelés et ses poumons brûlés, le docteur Dardelin, médecin-chef du Lazaret, se faisait le chantre dans un opuscule publié en 1931 aux éditions La Vague à Pornic. On y lit des textes persuasifs sur la Climatothérapie, la Thalasso-thérapie et l'Héliothérapie, à quoi se mêlent de plus vastes considérations géopolitiques et natalistes :

On vient de nous dire qu'il fallait changer l'ancienne devise : *Si vis pacem para bellum*, contre la nouvelle : *Si vis pacem para pacem*. Ce n'est qu'un mot jeté contre un autre. Il aurait fallu nous expliquer comment : *Generando pueros*. En face d'une Allemagne haineuse, auprès d'une Italie agressive, les femmes de Saint-Brévin doivent savoir que le seul moyen de ne pas venir pleurer au pied d'un Nouveau Monument aux Morts de la Guerre est celui-ci : Faire des enfants.

Ce latiniste sans enfants avait réponse à tout : 47°15' de latitude nord, la même que Terre-Neuve et le Saint-Laurent,

n'est-ce pas un peu septentrional pour la balnéothérapie ? Non, tranche-t-il, car 2°10' de longitude ouest, c'est justement le point d'arrivée du Courant du Golfe :

Les eaux douces et chaudes du bassin équatorial amazonien, après s'être jetées dans l'océan au sud des Guyanes, remontent vers le nord-ouest le long des côtes guyanaises. Elles atteignent leur plus grande chaleur dans la véritable chaudière tropicale du Golfe du Mexique et traversent ensuite l'Atlantique en se dirigeant vers le nord-est. Ce gigantesque fleuve d'eau chaude est encore à 26° au niveau du 40° de latitude nord, là où souvent la température de l'air est de 0°. C'est au Courant du Golfe qu'est due la douceur caractéristique de la température sur les plages de l'océan. Il y détermine une ligne isotherme de +7° en janvier, parallèle aux côtes. Saint-Brévin se trouve sur cette ligne.

Ajoutant aux isothermes ses notations sur l'atmosphère – « Outre l'ozone marin, Saint-Brévin possède en surabondance celui qui provient de l'oxydation des térébenthines de ses bois de pins » –, le docteur Dardelin en déduisait ses Indications thérapeutiques :

Les enfants tireront les plus grands bienfaits de leur séjour à Saint-Brévin. S'ils sont sains et en bonne santé, ils augmenteront encore leurs capacités de défense contre la maladie. S'ils sont débiles ou convalescents, ils récupéreront bientôt une santé normale. En particulier, les adénoïdiens, s'ils pratiquent bien leur gymnastique respiratoire, verront leurs narines se dilater et leur bouche ne plus s'ouvrir que pour manger, parler ou crier. La toux due aux ganglions trachéo-bronchiques disparaîtra. Jusqu'à quatre ans, le

squelette des jeunes rachitiques se redressera sans appareils. Les grosses amygdales diminueront. L'hypotonie musculaire se changera en vigueur, la pâleur en couleurs vives...

Je n'ai pas connu ce docteur Dardelin. Il manqua au volant de son automobile l'embarquement du bac du Pellerin et se noya dans la Loire en 1943. Et j'imagine le regard suspicieux que sa veuve, infirmière en chef du Lazaret, pouvait porter sur moi lorsqu'elle croisait au hasard des allées mon teint d'aspirine et ma musculature de crevette. Cette femme acariâtre, qui avait conservé depuis la Libération son uniforme de la Croix-Rouge, bandeau blanc serré sur le front et longue cape bleu marine, pensait peut-être alors à son défunt mari en hochant la tête, et se demandait ce qui pouvait bien clocher dans les calculs des lignes isothermes et de l'oxydation des térébenthines pour qu'un enfant pas même hospitalisé, habitant depuis sa naissance le logement de fonction de la porte monumentale du Lazaret, pût ainsi demeurer insensible aux effets hypertoniques et dardeliniens de la géographie marine. Elle ignorait que j'étais au-dedans le Chevalier noir.

C'était après que le Lazaret, bombardé, évacué, transformé en camp de prisonniers de guerre allemands puis renvoyé au début des années cinquante à sa destination médicale, avait abandonné son rêve de phalanstère de la puériculture pour la psychiatrie lourde. Au lieu des enfants sains aux joues rouges, effectuant leur gymnastique dans l'odeur balsamique des pins maritimes et la pulvérulence du sable blond des dunes, le Lazaret recueillait alors tous les malades mentaux dont les cas semblaient ailleurs désespérés, ici davantage encore, psychoses à épisodes aigus, encéphalopathies, séquelles de la maladie de West.

Cependant, parmi ce millier d'arriérés profonds, seul l'amnésique Taba-Tabà allait être en partie responsable, des années plus tard, de mon départ du Lazaret, et des progrès que j'accomplissais en sa compagnie, assis une marche au-dessus de lui sur l'escalier de la porte monumentale, synchronisant au sien le balancement du buste d'avant en arrière et la récitation de notre litanie, Taba-Tabà-Tabà/Tabà-Tabà-Tabà. Je partais en exil à L'Océan.

Les archives du Lazaret ont disparu. Je ne saurai jamais le nom de Taba-Tabà. J'aurais aimé connaître aussi le témoignage des premiers contagieux qui me précédèrent en ces lieux, prisonniers auxquels même l'accès à la porte monumentale était interdit, et qui ne purent apercevoir sur l'autre rive la mise sur cale de l'*Impératrice-Eugénie*, en cette année 1862 où une petite fille en blanc au double prénom d'impératrice, Eugénie-Joséphine, quittait l'Égypte et arrivait en France.

Leur offrait-on, à ces reclus, les dernières nouveautés de la librairie? Victor Hugo publiait alors depuis son exil *Les Misérables*, Gustave Flaubert *Salammbô* et Jules Verne *Cinq semaines en ballon*. On traduisait pour la première fois *L'Origine des espèces* de Charles Darwin. Et ce sieur Isabelle, architecte du gouvernement du Second Empire, était-il venu assister à l'inauguration de son lazaret, et de cette porte monumentale qu'il avait décidé de flanquer de deux ailes comme deux longs couloirs destinés à loger un corps de garde, et qui ne pouvait imaginer qu'un enfant grandirait moins d'un siècle plus tard dans l'une de ces deux ailes, celle de gauche vue du fleuve, que même il y serait enfermé, immobile à longueur de jours et de nuits, allongé sur le dos, les jambes au grand écart et les bigorneaux à l'air.

un théâtre à l'italienne

Car elle avait l'œil, la dame Dardelin, veuve du médecin-chef noyé dans l'estuaire. Cet enfant va de traviole. Canard boiteux. Sourcils froncés sous le bandeau blanc, elle l'observe chaque matin : l'enfant de trois ans claudique dans les allées du Lazaret. Quasimodo miniature alors qu'au-dedans il est le Chevalier noir. On lui répond le sable, ce sol souple qui se dérobe. Elle insiste. Cet enfant boite.

On finit par interroger le docteur Cholet, successeur de Dardelin. Tout le monde est jeune, optimiste. La veuve Dardelin est déjà vieille. Elle insiste. Radote. Canard boiteux. Va de traviole. On se résout aux radiographies. Luxation congénitale d'une hanche avec malformation du bassin. L'infirmière en chef exulte. Diagnostic exact. Le père, selon elle, n'est responsable de rien. Il est né en 1925 à Saint-Quentin dans le département de l'Aisne, ville où était né, en 1872, son feu mari Henri Dardelin, lequel n'aurait pas manqué, si la maladie avait sévi dans l'Aisne, d'y consacrer un opusculé. On se renseigne. La malédiction est bretonne. La jeune mère éplorée porte sur ses épaules fragiles la dissymétrie des guiboles de l'enfant.

Le premier spécialiste nantais consulté est catégorique : rien à faire, il boitera voilà tout. On a vu pire. Ça n'est pas

saint-simoniens & soréziens	312
au bout du monde	318
au Vercors	321
des petites traces	328
au désert du nord	336
vers la Bretagne	340
saint-simoniens & nazairiens	344
la poche	350
à La Brévineoise	355
au Lazaret	358
une crevaision	363
vers Châteaubriant	366
l'idylle	373
extraits du règlement intérieur	376
des petites traces	377
deux carnets	382
un dimanche au bord de la mer	385
à Mindin	389
un pont	394
des petites traces	396
un bel arrondi	399
à L'Océan	403
des petites traces	408
une vie de Monne	419
les archives	422
Taba-Tabà	424

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 124746 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE